

RAÏSSA MARITAIN

Histoire d'Abraham

ou

les premiers âges
de la conscience morale

Texte présenté par France Quéré

« *Les Carnets DDB* »

DESCLÉE DE BROUWER

© Desclée de Brouwer, 1994
76 bis, rue des Saints-Pères, 75007 Paris
ISBN 2-220-03470-4
ISSN 1243-1346

Avertissement de l'éditeur

Cette étude a paru d'abord dans Nova et Vetera, 1935, n° 3, sous le titre Histoire d'Abraham ou la sainteté dans l'état de nature.

Elle a été publiée en volume à New York (Éditions de la Maison Française, 1942) sous le titre La Conscience morale et l'état de nature.

L'édition parisienne de 1947, sous le titre définitif, Histoire d'Abraham ou les premiers âges de la conscience morale, comportait un certain nombre de modifications (Desclée de Brouwer, coll. « Questions Disputées »).

Lorsqu'elle en publia la version anglaise dans The Bridge, A Yearbook of Judaeo-Christian Studies, I (1955), Raïssa Maritain en révisa

encore le texte, y apportant quelques retouches et des notes supplémentaires. Dans la présente édition conforme au texte définitif publié dans les Œuvres complètes, ces modifications, traduites en français par Christiane Brazzola et Michel Nurdin, sont signalées par des astérisques.

Le lecteur désireux de se reporter au texte anglais de ces modifications le trouvera dans l'édition des Œuvres complètes de Jacques et Raïssa Maritain (Éditions Universitaires de Fribourg et Éditions Saint-Paul de Paris), volume XIV à paraître en 1994.

René MOUGEL

PRÉSENTATION

Il y a deux mystères en l'homme : qu'il possède une conscience ; qu'il en soit démuné. Ses conduites vicieuses étonnent autant que sa sainteté. D'où vient, en son cœur, cet appel ou ce terrible silence ?

Raïssa Maritain est remontée à la source. Elle a interrogé, non pas la paléontologie, mais les Écritures, ce chantre incomparable de l'épopée humaine. De l'histoire d'Abraham et du mythe du premier homme, elle a tiré deux profondes leçons : la moralité s'est forgée lentement, par pénibles et successives acquisitions. Mais la foi embrase l'être et l'emporte sans délai à la cime de ses exigences. D'une âme fruste, elle tire un héros et un saint.

Ce contraste entre les retards de la moralité et la soudaineté de la foi ne surprend pas notre

auteur. La Révélation jouit d'un privilège de rapidité dont l'instruction morale est évidemment dépourvue. Aussi la foi devance-t-elle la vertu de discernement. Elle est la première éducatrice de l'homme.

Le pouvoir souverain qui lui est reconnu n'est pas savamment déduit des Écritures. Toute existence, à ses débuts, en subit la bienfaisante épreuve. Cette femme le sait, d'instinct. Quelle conscience s'est jamais forgée avec des concepts et des raisonnements ? Il faut d'abord l'inflexion d'une voix, la tendresse des bras maternels, la confiance d'un regard. L'enfant s'alphabetise dans le grand livre du visage humain. L'amour est son premier instituteur.

Abraham est cet enfant. Un appel le met debout. Il obéit, quoi que Dieu lui demande, parce que c'est Dieu. Or Dieu lui demande beaucoup.

Il faut que le jeune paysan dise adieu à ses pères, abandonne ses vignes, se fasse le pèlerin d'une religion dont il ne sait presque rien, hormis cette voix qui murmure irrésistiblement à son oreille. Dieu lui a fait d'immenses promesses, et quoique de longtemps il n'en exauce aucune, l'élu va son chemin, sans faiblir, ni éprouver la morsure du doute. La route est interminable. Sonne enfin l'heure des grandes réalisations : des terres, de la puissance, des richesses, et surtout ce fils si ardemment appelé

de ses prières. Et comme si Dieu voulait une dernière fois s'assurer qu'il ne s'est pas trompé sur son serviteur, il lui inflige la pire épreuve que redoute un cœur d'homme, le sacrifice du fils unique. C'est Dieu qui a parlé : Abraham persiste dans son obéissance. Il prend l'enfant et ensemble ils gravissent la colline où se consumera, avec ce qu'il a de plus cher au monde, un demi-siècle de promesses sacrées, brutalement annihilées. Abraham sera Job.

Le vieillard est grand d'avoir gardé sa foi en Dieu, jusque dans le démenti incompréhensible de sa parole. Le Seigneur lui a fait des serments de plus en plus incroyables, puis il lui a lancé un ordre atroce. Il exige d'un homme l'offrande absolue que lui-même fera aux hommes, l'im-molation d'un fils unique.

Que pourrait-il demander de plus haut ? Or la foi d'Abraham est encore plus haute que le plus haut de la demande divine. Il s'obstine à croire en la bonté de Dieu au sein de sa mortelle négation. Ce Dieu dont il chérit la voix ne peut donner un tel ordre sans avoir caché un bouc dans le fourré. Raïssa scrute dans la parole qu'Abraham adresse à ses gens cette prescience confuse, qui n'ôte rien à l'immensité de son courage : « Restez ici. L'enfant et moi irons là-haut pour adorer, puis nous reviendrons vers vous. » Croire en Dieu, c'est lui obéir abso-

lument, en gardant, contre toute apparence, l'espoir d'un bouc dans le fourré.

Le point est d'importance. La foi en Dieu ne dicte pas une aveugle soumission capable de tous les crimes. Elle discerne, sous l'accablante absurdité d'un commandement, le dessein inchangé de l'amour. En un mot croire, c'est affirmer que Dieu est bon. En ce sens, la foi est déjà morale.

L'initiation de l'élu a commencé. Elle sera longue et ardue; modeste en ses commencements. Dieu ne s'effarouche pas des menues incorrections de son serviteur : un peu de lâcheté par ci, un peu de brutalité et de pillage par là, sans parler des débordements de la sensualité. Le remords ne harcèle guère le contrevenant. Il commet en toute candeur des actions que plus tard les lois prohiberont. Il vit encore selon la nature. Cet état, d'après Raïssa, précède l'état de la légalité, inauguré par Moïse, et à son tour relayé par le règne de l'amour et de la liberté, fruits de l'Évangile. Ce rude chemin d'illumination est la matière du petit livre.

On admet, on admire cette croissance, qui signale la capacité de l'homme à s'accomplir selon ses propres forces, et dans l'incognito de la grâce. La vraisemblance historique est sauve : le premier âge correspond au nomadisme d'un peuple, tout occupé de sa survie élémentaire et

de ses conquêtes. Le deuxième est contemporain de l'établissement des Juifs sur le sol, de la fondation des cités, de la promulgation de lois garantissant concorde civile et rapports équitables entre les prochains. Sur le troisième état, l'auteur ne s'avance pas : elle le situe dans l'inspiration du Christ et au Paradis, sans oser le localiser dans notre ère. Mais elle y croit, elle veut y croire.

Elle espère en l'ascension continue de l'espèce, sachant que le prix en est rude. Il y faut la traversée d'âpres millénaires, les efforts de l'esprit, ses hésitations mêmes, ses erreurs, son obscurité, et les patients apports de la culture, pour affiner peu à peu les mœurs. L'histoire des siècles récents accrédite cette vision : la Renaissance a ouvert les intelligences au pluralisme et à la tolérance, les Lumières à l'indépendance de la raison et aux droits de l'homme. Honneur aux forces qui travaillent l'humanité !

Le bilan, positif, dispense l'auteur de gémir, comme font tant de moralistes, sur la décrépitude des sociétés, à laquelle ferait honte la grandeur des vertus antiques. On lui en sait gré.

Raïssa cependant a écrit son texte en 1935. Les fascismes commencent à gronder en Europe. Cette date trace entre elle et nous une frontière. Nos expériences se séparent. Depuis Auschwitz, l'espoir d'un avenir radieux nous

est chichement mesuré. Si tant est qu'ailleurs il ait été vaillant, l'amour évangélique s'est abîmé au sein de la nation la plus chrétienne, la plus artiste, la plus savante, et toute une partie de l'Europe, elle aussi convertie de longue date, s'est laissé entraîner par ce néant. Nous ne croyons plus au progrès avec la simplicité d'autrefois.

Que les idées s'élargissent, qu'elles deviennent plus attentives à l'homme, plus soucieuses de son destin, nous en prenons volontiers note. Mais ce sont des idées. Quelle force exercent-elles sur les actes, en dépit des sentiments raffinés qu'elles témoignent ? La violence n'a pas désarmé. Ses excès abominables laissent loin derrière eux les barbaries d'antan. Oui, accroissement il y a, mais il se déploie doublement, dans le bien et le mal funestement enchevêtrés, et l'homme va, les épaules incurablement chargées de sa contradiction calamiteuse.

Moins dans ce texte que dans ses écrits ultérieurs, Raïssa manifeste son effroi devant les « souffrances démesurées » que l'homme à tout moment de son histoire est capable d'infliger à son semblable. C'est cela le scandale : que l'homme n'ait pas encore bâti son royaume d'amour. La sauvagerie du passé, qui incarne une humanité encore en enfance est moins préoccupante que celle qui se déchaîne en notre siècle. Non sans malice, Raïssa observe que

l'homme a été créé le même jour que les bêtes ; il se ressent, bien entendu, de cette concomitance, Dieu ayant négligé de sensiblement modifier son style en passant d'une créature à l'autre. Mais Abraham cependant n'écoute-t-il son Seigneur que dans la crainte et le tremblement de sa grande âme sauvage ? Ce Dieu terrible est-il la seule révélation que puisse recevoir la foi primitive ?

Qui dit qu'Abraham n'a pas adoré, qu'il n'a pas aimé passionnément son Dieu, qu'il ne s'est pas ouvert avec ravissement au Tout Autre, et ne s'est donné à lui, étonné de sa propre ferveur ? Qu'il garde des mœurs encore mal équarries, on le croit bien, mais ses mensonges ourdis pour la survie de son peuple, ses concubines pèsent un poids plume en regard des crimes dont ce siècle, chrétien depuis deux mille ans, porte la tache impie. La tragique mémoire nous obsède, sans merci. Les guerres et les totalitarismes n'ont besoin que de peu de bras. Quelques milliers de bourreaux, qu'ensuite on essaie de juger un par un. En face, un océan de détresse et d'innocence : la pensée y suffoque, s'y noie. Cela change nos perspectives.

Ainsi l'inflation du péché d'origine, vu par Raïssa, nous paraît quelque peu dérisoire. Elle s'échine à bien nous en expliquer l'universalité et la gravité. Elle ne parvient qu'imparfaitement

à nous en communiquer toute l'horreur désirable. A côté de la faute humaine existent d'autres maux, qui ne dépendent pas du geste d'Ève vers un pommier, comme le séisme, la tempête, l'épidémie. Enfin comment comprendre que cette humanité créée sainte, innocente, amoureuse de la grâce, et parfaitement accordée aux desseins de son auteur, jouissant de surcroît de tous les délices d'un jardin de rêve, ait si légèrement transgressé l'unique défense qu'avait faite Dieu ? D'où le reptile tient-il sa force de persuasion ? Mystère. Et à qui imputer la faute, précisément, à l'animal rusé ou à l'homme naïf ? Raïssa ici répond avec vivacité : l'homme, naturellement, est coupable. Si elle avait désigné le serpent, elle aurait essuyé l'inévitable réplique : qui a donc fait le serpent ?

Comme presque tous les théologiens, elle accuse ici l'homme seul. A quoi cela nous sert-il ? Le serpent ou l'homme, cela revient au même. Dieu a fabriqué un être qui, à la première tentation, succombe. Mais Raïssa ne remonte pas jusqu'à l'auteur de toutes choses. Elle s'arrête à l'homme, et explique la mort par le péché. Aucune inquiétude dans cet écrit du moins face aux objections qu'elle suscite, touchant l'excessive sévérité de Dieu, l'absurde liaison du péché et de la mort, puisque celle-ci est dans le cours de l'évolution de loin anté-

rieure à l'apparition du pécheur. Et toujours la présence de ce mal au sein de la nature, que nul ne peut imputer à l'homme, parce qu'il se confond avec la structure de l'univers. La venue rédemptrice du Christ perpétue les ambiguïtés théologiques. Plus d'une conscience s'y est brisée. Il fallait donc que le fils s'immole pour apaiser le courroux du Créateur ? Ô l'étrange miséricorde d'un Père ! Et il ne serait venu qu'à cause des pécheurs ? Et les autres ? Ne méritaient-ils pas eux aussi l'infinie compassion de Dieu et sa présence à leurs côtés, qui assurerait à l'humanité entière qu'il partage sa finitude et sa détresse, faute de pouvoir l'en arracher encore ?

Les questions qui se pressent aux dernières pages rejailliront quelques années plus tard, dans les textes écrits pendant la guerre. A la différence d'un Dietrich Bonhoeffer qui n'impute jamais à Dieu le malheur qui frappe l'Europe et qui ne parle jusqu'au seuil de la mort que de l'impuissance de Dieu — l'amour qui ne peut que partager la douleur dont il ne peut délivrer —, Raïssa maintient le lourd héritage d'une tradition vénérée, Dieu gouverne « l'univers par la sagesse¹ » ; elle ne peut alors

1. Voir « Au creux du rocher », *Poèmes et essais*, Desclée de Brouwer, 1968, p. 169.

que répéter la plainte de Job : « Vous nous avez abandonnés à nous-mêmes². »

Il reste cependant derrière cette vision d'un « *deus excelsus terribilis* » le sursaut d'une sensibilité féminine dont les questions prononcées ou muettes nous rejoignent toujours.

France QUÉRÉ

2. *Ibid.*

I

LES ÉTATS DE L'HUMANITÉ

Tu es un Prince de Dieu au milieu de nous.
(Genèse 23, 6.)

Il y a plusieurs bonnes manières de lire l'Écriture, plusieurs manières de l'interpréter¹ ; mais la lecture première et fondamentale doit être, autant que cela est possible, une prise de conscience toute simple du sens littéral direct et obvie.

Cette lecture à la lumière de la foi, et sans le voile d'aucune idée préconçue, a l'avantage de faire surgir les problèmes essentiels que la raison est appelée à résoudre dans son domaine propre, sans nuire pour cela au sens spirituel et mystique

1. *Sur les différents sens de la Sainte Écriture, voir saint THOMAS, *Quodlib.* VII, a. 14 et 15.

qui relève d'une autre lumière, et suppose du reste une suffisante satisfaction de la raison naturelle et la paix de l'esprit.

La lecture simple de cette partie de la Genèse qui raconte l'*Histoire d'Abraham* ne peut manquer de faire ainsi surgir, parmi bien d'autres problèmes, une très grande difficulté.

L'élection d'Abraham à un très haut destin est évidente, sa foi dans la parole de Dieu est absolue, sa générosité est héroïque. Mais comment la haute sainteté d'Abraham, dont les preuves abondent dans l'Écriture, et qui jamais dans l'Église n'a été contestée, comment la conduite de cet homme exemplaire, toujours en grâce aux yeux de Dieu, peut-elle être compatible avec certains de ses actes que déjà la Loi mosaïque va condamner, et avec d'autres que nous sommes obligés de considérer aujourd'hui comme contraires à la loi divine, et même à la simple honnêteté humaine?

Relisons dans la Genèse l'histoire d'Abraham.

« Yahweh dit à Abram : Va-t'en de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation. Je te bénirai et je rendrai grand ton nom... et toutes les familles de la terre seront bénies en toi » (Gn 12, 1-3).

Voici Abram seul devant Dieu, devant cet ordre qui bouleverse sa vie, devant ces promesses difficiles à croire. L'ordre de Dieu est direct, ce n'est pas un commandement inscrit dans un livre, et il n'y a pas encore d'Église constituée en corps social pour le proposer, ou pour en discerner l'esprit. Autour d'Abram règnent les magiciens de la Chaldée ; on a cru que son père Tharé était prêtre de la lune.

L'ordre et les promesses de Dieu atteignent donc Abram sans nul intermédiaire. Dans cette solitude spirituelle, prenant toutes les responsabilités, Abram reçoit l'ordre et croit les promesses. La foi d'Abram ne porte, ici, sur aucune vérité universelle. Abram obéit comme le serviteur qui entend son Maître lui dire : Fais ceci — et il le fait ; va là-bas — et il y va.

La foi de tous les saints en fait des serviteurs de Dieu prompts et fidèles; mais lorsque la foi porte sur une vérité universelle, elle a aussi des appuis en quelque sorte universels dans l'intelligence divinement éclairée. Ici, il s'agit de reconnaître la vérité d'un commandement particulier et personnel; il s'agit donc, avant tout, de ne pas méconnaître la voix que l'on entend. Lorsque, plus tard, le Seigneur ressuscité dira seulement, à celle qui le cherche tout explorée et s'adresse à lui sans le reconnaître — « Marie! » elle répondra immédiatement — « Rabboni! » l'ayant aussitôt reconnu à sa voix. Le cœur d'Abram est, lui aussi, sensible à la voix de son Dieu. Il obéit immédiatement. Il n'hésite pas à quitter son pays et la maison de son père. Il ne s'étonne pas de l'immensité des promesses. Il agit dans la simplicité de son cœur. Dans l'humilité et la grandeur d'un cœur prédestiné, d'un cœur choisi pour être comme l'exemplaire et le type de la foi héroïque. Il reçoit et garde la parole de Dieu. Il n'y a pas de distance entre cette parole et son âme. Lorsque Dieu parle, il en exalte la vie.

Simplicité et force extraordinaire de cette inspiration divine par mode d'instinct vital! Abram obéit à Dieu comme on obéit aux plus profondes impulsions de son être. Sur l'ordre de Dieu, il brise ses attaches terrestres. Il s'en va pour un hasardeux voyage comme un vieux navire que la tempête a détaché du port. Un navire dont le souffle puissant d'Yahweh a brisé les amarres. Son inspiration a mis Abram dans les voies nouvelles où commence l'histoire du peuple de Dieu.

Abram a quitté la Chaldée des magiciens, avec sa femme, Lot son neveu, ses serviteurs et ses troupeaux.

« Et ils arrivèrent au pays de Chanaan » (Gn 12, 5). Là, Yahweh confirma ses promesses : « Je donnerai ce pays à ta postérité » (Gn 12, 7). Et Abram bâtit un autel en ce lieu où Yahweh lui était apparu, à Sichem, « près du chêne de Moré » (Gn 12, 6), précise l'Écriture².

2. *Quelques savants pensent que la traduction exacte est : « le térébinthe indicateur » ou « le térébinthe du Maître ». Selon toute probabilité, l'arbre était un point

Mais, « il y eut une famine, et Abram descendit en Égypte ».

Et voici quelle est alors sa conduite :

Il dit à sa femme : « Je sais que tu es belle ; quand les Égyptiens te verront, ils diront : c'est sa femme, et ils me tueront et te laisseront vivre. Dis donc que tu es ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de toi, et qu'on me laisse la vie par égard pour toi. »

En effet, « les Égyptiens virent que Sarai était très belle ». Les grands de Pharaon la vantèrent à Pharaon, « et cette femme fut prise et emmenée dans la maison de Pharaon. Il traita bien Abram à cause d'elle³ ».

de repère, peut-être un arbre à oracle consulté par les prêtres qui interprétaient les réponses de l'oracle aux Cananéens païens.

3. « Et Abram reçut des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs et des servantes, des ânesses et des chameaux. Mais Yahweh frappa de grandes plaies Pharaon et sa maison, à cause de Sarai, femme d'Abram. Pharaon appela alors Abram et lui dit : Qu'est-ce que tu m'as fait ? Pourquoi ne m'as-tu pas déclaré qu'elle était ta femme ? Pourquoi as-tu dit : C'est ma sœur, de sorte que je l'ai prise pour femme ? Maintenant, voici ta femme ; prends-la et va-t'en !... Ils le renvoyèrent lui et sa femme, et tout ce qui lui appartenait » (Gn 12, 16-20). Plus tard Abraham en agira de même vis-à-vis du roi de Gérare (Gn 20).

Que penser de ces choses ? La conscience d'un homme d'aujourd'hui qu'en dit-elle ? Le courroux de Dieu va-t-il éclater ? Abram va-t-il se repentir et retrouver la sainteté par la pénitence ? — Non, Dieu n'est pas fâché. Il n'est fâché d'aucune façon contre Abram. La conscience d'Abram n'est pas troublée. Elle est, elle reste parfaitement limpide, comme lorsqu'il a épousé sa demi-sœur Sarai, — inceste qui sera sévèrement prohibé plus tard par la Loi mosaïque. Aussi sereinement il aura des concubines jusqu'à la fin de sa vie, et Dieu ne le lui reprochera en aucune façon : « il mourra dans une heureuse vieillesse », dit la Genèse (25, 8). Pas plus que Sarai ne sera réprimandée pour lui avoir envoyé Agar, sa servante : — « Voici que Yahweh m'a rendue stérile, viens, je te prie, vers ma servante ; peut-être aurai-je d'elle des fils » (Gn 16, 2)⁴. Toutes ces choses s'accom-

4. *Là-dessus CALVIN regardera Abram comme coupable du péché d'adultère. (« C'est pourquoi, sachons que cette compagnie a été illicite en cette sorte qu'elle est comme le milieu entre la paillardise et le mariage », disait-il dans l'un de ses commentaires. Voir *Commentaires de Jean Calvin sur l'Ancien Testament*, I, *Le Livre de la*

plissent dans une admirable sérénité, et dans la conscience de bien faire.

★

Saint Augustin a dit, parlant du mensonge de Rébecca : « Ce n'est pas un mensonge, c'est un mystère⁵. » Osons dire : c'est sans doute un mystère, mais c'est aussi un mensonge.

La conduite des saints de l'Ancien Testament est sans doute un enchaînement de mystères, mais elle est aussi remplie d'actions que ni leur conscience ni Dieu ne

Genèse, Genève, Labor et Fides, 1967, p. 246). Mais Abram était ici sans faute — et pas seulement parce que son action était conforme aux mœurs de son époque, comme le montre le code d'Hammurabi (cf. James B. PRITCHARD, *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament*, Princeton : Princeton University Press, 1950, pp. 172-173, n^{os} 144, 146, 147, 170, 171, et d'autres). Outre cette raison, il y en a de plus profondes, que nous essayons précisément d'élucider ici, qui déchargent la conscience d'Abram d'une telle faute — Abram que DIODORE DE TARSE appelle *ho patèr tès ekklesiàs*, « le père de l'Église » (cf. DECONINCK, *Essai sur la chaîne de l'octateuque*, Paris, 1912, p. 112, 16, Fr. 26, cité par Erik PETERSON, *Le Mystère des Juifs et des Gentils dans l'Église*, Paris, Desclée De Brouwer, 1935, p. 68, n. 9).

5. Saint AUGUSTIN, *Contra mendacium*, I, x, 24 (PL, XL, 535).

leur ont reprochées, et qui cependant sont prohibées comme fautes et péchés graves par l'enseignement du Christ et de l'Église.

Ainsi le mensonge, la ruse, la dureté, la cruauté à l'égard des ennemis vaincus, le concubinage, l'inceste, la polygamie, peuvent se réclamer de très hauts exemples.

Et le divorce comme la polygamie seront permis par Moïse.

Nous ne parlons pas des fautes qui étaient considérées comme telles déjà au temps d'Abraham, et au temps de Moïse, dont certains saints de l'Ancien Testament se sont rendus coupables, dont ils se sont repentis, dont ils ont fait pénitence comme David. Par ces fautes reconnues et expiées ils ont tout simplement pris rang parmi la multitude des pécheurs que la miséricorde de Dieu a relevés et sanctifiés...

Ce qui nous occupe ici, c'est la coexistence de la conscience inaltérée des justes avec des mœurs aujourd'hui prohibées comme une offense à Dieu.

Nous touchons ici à de grands mystères : au mystère de la conscience, et à celui des états successifs et typiquement divers de l'humanité et de la sainteté.

A compter depuis le péché d'Adam, la Bible nous fait connaître trois grands états de l'humanité que nous appellerons : l'état de nature⁶, l'état légal, et l'état évangélique. En droit, et en négligeant les attardements individuels ou sociaux dus aux facteurs du milieu, l'état de nature va de la chute d'Adam à Moïse ; l'état légal, de Moïse au Christ ; l'état évangélique procède du Christ et du Saint-Esprit. Du Paradis terrestre au Sinaï, du Sinaï au Calvaire, et du Calvaire au Paradis de Dieu, l'humanité chemine péniblement sur la voie sanglante des illuminations. La science et la douleur et la grâce divine grandissent d'étape en étape. L'humanité est en travail d'enfantement de sa forme la plus pure et de son état le plus parfait.

6. Nous n'entendons pas parler ici de l'état de *pure nature* qui n'a jamais existé en fait, mais, comme nous le disons plus loin, de l'état qui a précédé le don de la Loi.

L'état de nature pour l'humanité en général est comparable à celui de l'enfance pour l'homme. La raison est présente, et la volonté ; Dieu est présent, qui prescrit ce qui est à faire. Mais la raison rendue à sa nudité naturelle par la perte de l'innocence, la raison commence seulement à découvrir le monde, et Dieu ménage ses exigences ; il les proportionne en quelque sorte à l'expérience humaine.

L'état de nature n'est pas un état de *pure nature*. La nature est blessée, mais la sait-elle ? La grâce est présente et agissante, et avec quelle force ; mais elle agit à la façon d'une impulsion vitale et d'une motion inspiratrice, et elle se déguise pour ainsi dire en nature, s'il est vrai que la nature est dans les êtres le principe premier de motion et d'opération.

La conscience humaine est encore crépusculaire et confuse. La lumière est là dès le premier jour, diffuse et imprécise, — comme dans l'univers elle était là dès le premier jour de la création, selon la Genèse, — mais « les

luminaires dans le firmament du ciel, pour séparer le jour et la nuit » (Gn 1, 14) n'ont été créés que le quatrième jour.

La conscience humaine est encore toute proche des grands instincts élémentaires, celui de la conservation et de la propagation de la vie par exemple. Et pour servir ces instincts s'éveille d'abord une ruse innocente. Les grands personnages bibliques sont coutumiers de ces ruses qui ne leur sont pas imputées à péché.

C'est Abram qui fait passer Saraï pour sa sœur, et il est vrai qu'elle est à la fois sa demi-sœur et sa femme, — mais il la livre ainsi à ceux qui la convoitent. Et plus tard son fils Isaac usera du même procédé. C'est l'histoire des filles de Lot. « L'aînée dit à la plus jeune : Notre père est vieux, et il n'y a pas d'homme dans le pays pour venir vers nous, selon l'usage de tous les pays. Viens, faisons boire du vin à notre père, afin que nous conservions de lui une postérité⁷ » (Gn 19, 31-32).

7. Cette postérité, Dieu en prendra soin au point de prescrire à Moïse, qui depuis quarante ans pérégrinait dans le désert et allait passer par le pays de Moab, de ne pas

C'est le mensonge prémédité et complexe de Rébecca et de son préféré Jacob qui dérobent la bénédiction dont Isaac voulait bénir Esaü. Lorsqu'enfin Esaü arrive avec le repas qu'il a préparé, et lorsque lui et son père découvrent le subterfuge de Rébecca, — « Isaac fut saisi d'une terreur extrême... Esaü jeta un grand cri, une plainte très amère, et il dit à son père : Bénis-moi aussi, mon père. — Ton frère est venu avec ruse, et il a pris ta bénédiction », lui répondit Isaac (Gn 27, 33-36).

Mais il est inutile de multiplier les exemples. Les lois qui ont formé notre conscience ne sont encore gravées ni sur la pierre ni dans les cœurs. Le principe de ces lois, comme la conscience morale elle-même, existe cependant en tout homme. Cela fait partie de la dot de nature : Faire le bien, éviter le mal ; et, lorsqu'on entend Sa voix, obéir à Celui qui parle comme ayant

attaquer *les fils de Moab : « Ne les attaque pas, ne les provoque pas au combat, car je ne te donnerai aucune possession dans leur pays ; c'est aux enfants de Lot que j'ai donné Ar en possession » (Dt 2, 9). Une même attention est manifestée à l'égard des Ammonites (Dt 2, 19).

autorité, parce qu'Il est le Maître Tout-Puissant. C'est comme tel que Dieu s'est fait connaître aux Patriarches. Plus tard il le révélera à Moïse : « Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme Dieu Tout-Puissant (El-Schaddaï). Mais sous mon nom de Yahweh (Celui qui est) je ne me suis pas fait connaître à eux » (Ex 6, 2-3).

Et Dieu, en cet âge et parmi les peuples où vit Abram, procède pour l'éducation de l'humanité par des ordres explicites, particuliers et précis, en même temps que par l'impulsion et l'inspiration intérieure. Cependant, à ce peuple que conduiront Abraham, Isaac et Jacob, l'existence et la Providence du Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, a été révélée, elle est proposée à sa foi comme une vérité universelle. Et les deux premiers et grands commandements qui en découlent sont clairement connus et affirmés : adorer le seul vrai Dieu ; lui obéir. Aussi les deux péchés les plus gravement reprochés et châtiés sont-ils, dans l'état de nature, la désobéissance et l'idolâtrie ; parce que la foi et l'obéissance

sont les fondements premiers de l'éducation de l'humanité par Dieu.

Tant que l'humanité n'a pas atteint un état de liberté et de spiritualité si pure, et d'union si étroite avec Dieu que l'amour lui fasse spontanément accomplir cela même qui serait demandé à l'obéissance, et, plus encore, l'obéissance qui contraint demeure nécessaire à la rectitude de notre conduite.

Et même dans cet état d'amour et de liberté qui bannit la crainte et la contrainte, — en l'absence de la claire vision de la vérité, inaccessible à qui n'a pas traversé la mort, — la foi, avec l'obéissance encore, (une obéissance devenue facile et légère, sauf dans les cas d'épreuves ou de missions exceptionnelles, et qui se confond, à vrai dire, avec l'élan et la clairvoyance de l'amour), reste indispensable à l'éducation des saints, qui se poursuit jusqu'à leur dernier jour.

De l'humanité dans son ensemble toute l'histoire n'a été jusqu'à présent, et ne sera jamais en ce monde que l'histoire de cette difficile éducation.

Elles ont commencé ensemble — l'humanité et l'éducation divine — à ces obscures frontières qui séparent l'homme de la simple animalité. C'est le même « jour », d'après la Genèse, que les animaux de la terre et l'homme ont été faits. Une âme spirituelle a été donnée à une chair périssable et tout a commencé. Dieu, la chair et les âmes sont depuis lors au travail. En accord, en désaccord. C'est l'union — la plus intime de toutes ; c'est la lutte — la plus cruelle.

Tout esprit est en contact vital avec Dieu par la conscience morale, et celle-ci est présente à tous les âges de l'humanité. Dans son essence et même dans sa valeur elle est indépendante de la connaissance explicite de toutes les lois morales particulières qui nous obligent, et la moralité de notre obéissance elle-même se fonde sur elle. C'est pourquoi il y a des observances strictes qui ne sont que pharisaïques⁸, et des igno-

8. *Ici, comme plus loin, j'emploie le mot « pharisaïque » ou « pharisaïsme » dans le sens d'observance purement littérale, avec le désir d'avoir la certitude de sa propre justice. Ce n'est pas une tentation des Juifs en

rances ou désobéissances apparentes qui sont saintes.

Mais cette lumière de la conscience est inégalement répartie. Elle est capable de s'accroître jusqu'au plein jour de l'éternité mais aussi de diminuer, de s'obscurcir, de s'éteindre peut-être totalement. Et de même la connaissance des lois morales n'est pas une constellation éblouissante, toujours présente en tout homme, également lumineuse en toute âme, sans croissance et sans déclin, notre propre expérience et l'état actuel de l'humanité le prouvent abondamment.

Il ne faudrait pas croire que ce que nous appelons l'état de nature de l'humanité soit l'état où les lois morales naturelles aient été parfaitement connues et observées. Tout au contraire la connaissance de ces lois morales naturelles est une lumière lentement

tant que Juifs ; toute communauté qui — avec raison — tient en honneur la loi de Dieu risque d'en être victime. De plus, je n'oublie pas que, dans la réalité historique, les Pharisiens comptaient parmi eux bien des âmes de vie morale et religieuse élevée. Saint Paul se glorifiait — humainement parlant — d'avoir été un pharisien (Ph 3, 5).

et difficilement acquise, si nous exceptons la connaissance principielle du bien en général à faire et du mal en général à éviter, qui coexiste toujours avec la raison et l'intelligence.

Quoi d'étonnant à cela ? N'est-il pas évident que les lois qui régissent toute nature ne peuvent être parfaitement connues que de l'Auteur de la nature ?

Cela est vrai des divers commandements de la loi morale plus encore peut-être que des lois physiques, parce que les lois morales ne dépendent pas seulement de la nature de l'âme, et de ce que l'âme peut connaître de sa propre nature, elles sont aussi fonction de sa destinée éternelle. Ces lois sont à des degrés divers les liens vitaux qui rattachent la nature créée à sa fin incréée.

Or, ce que nous ne pouvons connaître qu'imparfaitement, et par le secours d'un autre, est susceptible du plus et du moins, peut croître et diminuer pour des causes diverses.

Nous dépendons ici et des lumières dont la raison dispose, et de la révélation divine.

Toute connaissance aurait pu nous être

donnée dès l'origine, donnée et conservée jusqu'à la fin en chacun de nous. Mais ce n'est pas ainsi, semble-t-il, que Dieu a créé le monde. Ce n'est pas ainsi qu'il gouverne les âmes ; même, croyons-nous, à l'égard de l'homme dans la justice originelle et avec les privilèges de l'innocence, Dieu procède comme un jardinier qui met une semence dans la terre et non un arbre adulte et chargé de fruits⁹. Et la semence meurt et vit, s'affermit dans le sol, monte vers le soleil, connaît l'alternance des saisons, fleurit et fructifie. Il procède comme un Père et un éducateur ; toute l'histoire humaine le montre, et la Bible divine et inspirée le raconte à toutes ses pages.

LES PROGRÈS DE LA CONSCIENCE MORALE

Après la chute Adam a sans doute ressemblé à ces hommes que nous appelons des Primitifs, et qui jouissent cependant de très grands dons, comme la connaissance

9. Voir plus loin, pp. 64 s. : « Les premiers pas de l'humanité ».

de l'existence d'un Maître de toutes choses et des devoirs de religion. Il a dû ressembler, et l'humanité après lui, à certains primitifs d'Afrique qui élèvent à Dieu des autels merveilleusement dépouillés, réduits à quelques pierres non taillées et à l'agneau du Sacrifice. Grandeur de ces âges sans ornements, — l'invisible présence de Dieu est perçue à plein par les cœurs instinctifs où n'est pas encore entrée l'objection. Temps premiers, ou temps primitifs, ce sont les âges de la crainte et du tremblement, à cause de la proximité de la Toute-Puissance. Elle n'a pas encore dévoilé le visage de son amour, et la grande ténèbre dont elle s'entoure est sensible jusqu'à la terreur à l'esprit de ces hommes dépouillés.

Aussi simples que les autels que les primitifs africains adossent à quelques arbres devaient être ceux qu'Abraham élevait à Dieu en terre de Chanaan, près du chêne de Moré, et près du chêne de Mambré. Mais plus haute et plus sûre que la leur est sa religion. Nous sommes loin, ici, d'une humanité primitive ou dégradée. Les miséricordes de Dieu depuis le péché

originel, depuis Noé, depuis Sem, ont déjà une longue histoire, et l'art des hommes a déjà créé bien des civilisations.

Étrange inégalité dans la manière dont progressent l'art, la connaissance de Dieu et la conscience morale.

De toute nécessité, c'est Dieu qui commence. Il meut la raison et la volonté à leur premier acte. Et par grâce, sans attendre que des choses visibles l'homme arrive à la connaissance de l'Invisible, et du créé au Créateur ; et que par la déception des joies finies il reconnaisse en soi le désir de la Joie parfaite, — à celui qui mettra si longtemps à parcourir, à faire ou à refaire le chemin qui va de l'ignorance à la connaissance des causes, — Dieu parle lui-même. Dieu se fait connaître comme la Cause première et la source de toute connaissance.

Partout Dieu s'est choisi des témoins qualifiés de sa présence et de sa providence. De cet enseignement premier, on trouve les traces dans l'histoire de tous les peuples. Mais nulle histoire sainte n'est aussi claire à cet égard que celle du peuple que Dieu

se prépare selon la chair et selon l'esprit. Dieu lui parle lui-même, et en tout ce qui lui arrive il dessine la figure des événements spirituels à venir. « Tout leur arrivait en figures », dit saint Paul (1 Co 10, 11).

Cet enseignement direct et continu qui crée les Prophètes paraît avoir absorbé les plus hautes facultés de l'âme juive.

Ailleurs, en Asie, en Grèce, en Égypte, l'art et la philosophie ont pris d'abord de grands développements. Dans cette ligne tout est relativement facile, tout prend place dans le visible, dans l'humain, tout sert à l'ornement de ce monde. Mais la connaissance des choses divines est restée élémentaire, obscure et symbolique, jusqu'à la prédication de l'Évangile.

La descendance des Patriarches, elle, s'est détournée des approfondissements de la science et de l'art, toutes ses facultés poétiques, qui sont considérables, collaborent elles-mêmes avec l'inspiration divine.

Appliqué à ce qui favorise sa destinée, ce peuple enfonce fortement ses racines dans la terre, il est pastoral, il est fécond,

il tient de Dieu toutes ses lois et la science de son gouvernement.

La religion est ici de toutes manières à la première place. Elle descend d'en haut, claire et pure dès l'origine bien qu'elle ne soit que progressivement révélée.

Quant à la conscience morale explicite, elle est partout très lentement et la dernière acquise. Non dans ses principes, — en eux elle est contemporaine de la raison, — non quant au sens du devoir et de l'obligation, mais quant à la connaissance complète des lois morales naturelles, et de celles qui relèvent du droit positif divin, comme par exemple la loi de la monogamie, qui participe de l'un et de l'autre ordre. Les lois positives divines sont connues par une révélation progressive, les lois morales naturelles par une lente acquisition.

La pleine connaissance de toutes les lois morales, et par conséquent la conscience morale parfaitement claire dépendent donc à la fois du bon plaisir de Dieu et de l'expérience, de la parfaite maturité de la raison et de la sagesse surnaturelle.

Il est clair que ces choses-là ne se trouvent pas au début de l'histoire de l'humanité, et d'une humanité déchue, mais à la fin, là où la grâce divine, formatrice et éducatrice, aura prévalu sur la fragilité de la nature et les ténèbres du péché. Et alors, la charité toute divine, l'amour et la liberté de l'esprit rendront enfin inutile la légalité où subsiste toujours une mesure de ce monde.

LA SAINTETÉ D'ABRAHAM

Quoi qu'il en soit des divers âges de l'humanité, et de l'âge moral réellement atteint par tel peuple ou telle personne, à chaque instant l'innocence de l'homme consiste à ne pas pécher contre la lumière présente en sa conscience. Là où la loi n'est pas connue, « là où il n'y a pas de loi il n'y a pas non plus de transgression », dit saint Paul dans l'Épître aux Romains (4, 15).

Et non seulement l'innocence mais la sainteté elle-même, l'héroïque persévérance dans la voie qui se trouve pour nous illu-

minée, la perfection de la charité est compatible avec l'état d'une conscience qui n'est pas totalement au clair. Bref, une conscience « théologale » très élevée peut coexister avec une conscience morale encore implicite, si ce qu'il y a en elle d'obscurité et d'ignorance n'est pas dû à l'enténébrement du péché.

Une conscience parfaitement droite peut donc être, à certains égards, « crépusculaire ». Et, comparée à la lumière sans tache de la conscience de Marie et à la lumière absolue de la conscience de Jésus, du commencement jusqu'à la fin des siècles, la conscience de tous les saints pourra être dite crépusculaire.

★

D'après l'histoire d'Abraham et les témoignages de l'Écriture, voici quel serait, nous semble-t-il, le tableau de la moralité et la connaissance du bien et du mal en l'âge de l'humanité où vécurent les patriarches :

Le sens du péché en général est très profond. Dieu a désigné le péché d'idolâtrie, le péché contre nature, le péché de

prendre la femme d'un autre; mais la femme livrée, la femme prise n'est pas tenue de se défendre. Tous les cas d'inceste ne sont pas condamnés comme ils le seront plus tard, — Abraham a épousé sa demi-sœur Sara. Les filles de Lot ne sont pas blâmées, la bénédiction de la fécondité ne leur est pas refusée. La polygamie et le concubinage sont des institutions reconnues¹⁰.

10. *Il n'est certainement pas nécessaire de faire remarquer que le mariage d'Abram avec Saraï et l'union des filles de Lot avec leur père ne peuvent pas être mis sur le même plan. L'un était une coutume admise au temps des patriarches, tandis que l'autre — interdite à la même époque par le code d'Hammurabi (cf. PRITCHARD, *op. cit.*, p. 172, n° 154) — est si clairement opposée à la *pudor naturalis* que les filles durent enivrer leur père avec du vin. Bien que Moïse eût reçu l'ordre de maintenir la paix avec les descendants des filles de Lot (voir plus haut note 7), ceux-ci s'étaient montrés hostiles au peuple d'Israël dans sa marche vers la terre promise. Rappelant cette hostilité, la Loi devait plus tard ordonner que ni l'Ammonite et le Moabite « ni leurs descendants à la dixième génération » ne soient admis à l'assemblée de Yahvé (bien que ceci ne fût pas toujours observé; comme, par exemple, pour Ruth, l'ancêtre de David). Il est significatif que l'interdiction contre les Ammonites et les Moabites soit précédée par celle qui dit : « Le Bâtard ne sera pas admis à l'assemblée de Yahvé; même ses descendants à la dixième génération ne seront pas admis à l'assemblée de Yahvé » (Dt 23, 3-5). La profonde horreur

Mais l'existence du Dieu Très-Haut, créateur et juge de toute la terre, est manifestée à tous. Le sens de l'équité et de la justice est très vif, et celui de l'importance du juste : on ne doute pas que le mérite de la justice puisse contrebalancer de nombreux péchés et apaiser Dieu.

Contre Abraham Dieu ne s'est jamais irrité. « Dieu est avec toi en tout ce que tu fais », lui dit le roi Abimélech (Gn 21, 22).

L'histoire d'Abraham nous instruit sur l'état de la conscience morale en ces temps-là. Elle nous manifeste aussi la sublimité de sa conscience théologique. La sainteté d'Abraham, l'héroïcité des vertus théologiques en son âme, son élection singulière, l'amitié de Dieu pour lui, la générosité de son amour pour Dieu, y sont hautement proclamées par le Saint-Esprit lui-même, si

de l'inceste ne sera exprimée que dans la « loi de sainteté » qui donne, des siècles après les patriarches, une longue liste de mariages interdits (Lv 18, 6-18).

Quant au fait de garder plusieurs épouses, de garder une ou plus d'une épouse de second rang, ces coutumes furent tolérées par Dieu, au temps des patriarches, en raison de la dureté du cœur humain, si on leur applique ce que Jésus dit du divorce (Mt 19, 8).

nous avons foi dans l'Écriture. Dieu ne cesse de lui parler, de le conduire, de l'encourager.

Abram est rentré d'Égypte, et il habite la terre de Chanaan; pour délivrer son neveu Lot qui a été emmené en captivité, il est allé combattre le roi Chodorlahomor; il revient vainqueur, et il reçoit la bénédiction du mystérieux Melchisédec, « roi de Salem et prêtre du Dieu Très-Haut » (Gn 14, 18). Après cela, ravi en contemplation, il entend Dieu lui dire :

« Ne crains point, Abram, je suis ton bouclier, ta récompense sera très grande » (Gn 15, 1).

Abram répond : « Seigneur, que me donnerez-vous ? Je m'en vais sans enfants... Vous ne m'avez pas donné de postérité, et un homme attaché à ma maison sera mon héritier » (Gn 15, 2-3).

C'est la première fois qu'Abram répond à Dieu, et c'est par une plainte poignante qui révèle que le doute s'est glissé dans son cœur. Il y a si longtemps que Dieu lui a promis une nombreuse postérité, mais comment ces choses se feront-elles ? Il est

toujours seul avec sa femme stérile. Alors Dieu renouvelle sa promesse : « Ce n'est pas lui — cet étranger — qui sera ton héritier, mais celui qui sortira de tes entrailles sera ton héritier » (Gn 15, 4).

« Abram eut foi à Yahweh, et Yahweh le lui imputa à justice » (Gn 15, 6).

Voici donc clairement désignés le point d'appui de la grâce sanctifiante et la base de la sainteté. *Le juste vit de la foi*, dira plus tard le prophète Habacuc (2, 4). Abram n'a pas connu la Loi, il n'est pas encore circoncis. Mais il a cru Dieu qui lui parlait. Il n'a pas opposé à la lumière de la foi qui naissait en lui par l'action de Dieu comme une sagesse supérieure, il ne lui a pas opposé la connaissance naturelle d'impossibilités naturelles. Par cette capacité d'accueillir en soi une vie nouvelle, par cette foi héroïque il a été justifié. « Il reçut ensuite, dit saint Paul, le signe de la circoncision comme le sceau de la justice qu'il avait obtenue par la foi quand il était incirconcis, afin d'être le père de tous ceux qui ont la foi » (Rm 4, 11). Abram eut foi en Yahweh et Yahweh le lui imputa à justice.

C'est ici l'un des plus hauts lieux de l'Écriture. Il est plus haut que le Sinäi. Il unit l'un à l'autre les deux Testaments. Il participe déjà de la lumière du Christ.

Abram, apaisé, vécut dans la foi et dans l'obscurité de la foi. « Lorsqu'il fut arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans », Dieu lui parla encore et pour sceller avec lui son étonnant pacte d'amitié :

« Voici mon alliance avec toi : Ton nom sera *Abraham*, car je te fais père d'une multitude de nations. Je te ferai croître extraordinairement... Des rois sortiront de toi. J'établirai mon alliance entre moi et toi... une alliance perpétuelle pour être ton Dieu et le Dieu de tes descendants... Vous vous circonciez dans votre chair et ce sera le signe de l'alliance entre moi et vous... Tu ne donneras plus à Saraï ta femme le nom de Saraï, car son nom est *Sara* » (Gn 17, 1-15), c'est-à-dire princesse, mère d'une race royale, mère du peuple élu.

« Je la bénirai et je te donnerai d'elle aussi un fils » (Gn 17, 16). D'elle aussi, car Agar a déjà enfanté Ismaël.

Abraham se mit à rire : « Naîtra-t-il un

« fils à un homme de cent ans ? et Sara, une femme de quatre-vingt-dix ans, enfantera-t-elle ? » Abraham rit, et dit à Dieu : « Oh ! qu'Ismaël vive devant votre face ! » (Gn 17, 17-18). Une postérité issue du fils d'Agar, là est sans doute tout ce que vous avez voulu promettre ?

Le rire d'Abraham témoigne de la familiarité de ce dialogue. C'est tout le contraire d'un rire d'incrédulité. Abraham ne doute pas de la parole de Dieu, mais en riant, comme nous faisons avec un ami qui nous donne une merveilleuse espérance, il veut que Dieu l'assure bien de ce qu'il lui promet.

Et Dieu dit : « Oui, Sara, ta femme, t'enfantera un fils : tu le nommeras Isaac... Quant à Ismaël je t'ai entendu. Je l'ai béni, je le rendrai fécond et je le multiplierai extrêmement... Mais mon alliance je l'établirai avec Isaac, que Sara t'enfantera l'année prochaine à cette époque » (Gn 17, 19-21).

Un autre signe de la haute foi d'Abraham et de la singulière prédilection de Dieu pour lui, est la visite trinitaire des Anges.

« Yahweh lui apparut aux chênes de Mambré, comme il était assis à l'entrée de la tente pendant la chaleur du jour. Il leva les yeux et il regarda, et voici que trois hommes se tenaient debout devant lui... » (Gn 18, 1-2).

L'écrivain sacré alterne tout le long de ce récit le singulier de l'unité divine et le pluriel de la trinité des personnes¹¹. Il paraît signifier de la sorte que l'inspiration divine a répandu cette lumière théologique dans le cœur d'Abraham. Nous ne donnons certes pas cette interprétation comme la seule possible; mais elle nous paraît en harmonie avec les grâces exceptionnelles dans l'ordre théologal reçues par le Père des croyants.

« Et voici que *trois hommes* se tenaient devant lui. Dès qu'il *les* vit, il courut au-devant d'eux, et s'étant prosterné à terre,

11. L'alternance du singulier et du pluriel qui se poursuit tout le long de ce récit peut s'entendre du *Je* de la parole divine et du *nous* de la conversation des créatures, et il semble que ce soit le sens littéral, mais qui peut couvrir le sens plus profond qu'ont aimé *certains Pères, saint Ambroise par exemple. En tout cas, aux matines du dimanche de la quinquagésime, l'Église chante d'Abraham : « Trois il vit, Un seul il adora. »

il dit : « *Seigneur*, si j'ai trouvé grâce à *tes* yeux, ne passe pas, je te prie, loin de ton serviteur... Alors *ils* lui dirent : Où est Sara ta femme? Il répondit : Elle est là dans la tente. Et *il* dit : *Je* reviendrai chez toi à cette même époque, et voici, Sara ta femme aura un fils » (Gn 18, 9-10). *Ici, la Trinité divine semble s'être fait pressentir, comme, selon l'interprétation de nombreux Pères, dans le récit de la création de l'homme, lorsque Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » (Gn 1, 26); et comme, sans aucun doute, le Dieu Unique et Trine se manifeste clairement au Baptême du Christ.*

Et l'amitié de Dieu se révèle aussitôt en traits singuliers; la visite trinitaire va prendre fin :

« *Ces hommes* se levèrent pour partir et se tournèrent du côté de Sodome. Abraham allait avec eux pour les accompagner. *Alors Yahweh* dit : Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire? Il doit devenir une nation grande et forte, et toutes les nations de la terre seront bénies en lui. Et je l'ai choisi afin qu'il ordonne à ses fils et à sa maison

après lui de garder la voie de Yahweh en pratiquant l'équité et la justice... »

C'est alors que Dieu révèle à Abraham, qu'il va châtier Sodome. « Ils (deux des anges) partirent vers Sodome ; et Abraham se tenait encore devant Yahweh. Il s'approcha et dit : Est-ce que vous feriez périr aussi le juste avec le coupable ? » et la suite de cet admirable dialogue se déroule, où brillent la familiarité sainte de l'amitié et de la foi, et le sentiment profond de la justice en Abraham et sa charité fraternelle : — « Celui qui juge toute la terre ne rendrait-il pas justice » aux innocents qui sont en Sodome ? — et le sentiment de la puissance des saints, puisque Abraham pensait que dix justes auraient suffi au salut d'un grand nombre de pécheurs. Et Dieu pensait comme Abraham... Mais il ne s'est pas trouvé dix justes pour sauver Sodome, et « Yahweh s'en alla lorsqu'il eut achevé de parler à Abraham » (Gn 18, 16-33).

« Yahweh accomplit pour Sara ce qu'il avait promis. Sara conçut et enfanta à Abraham un fils dans sa vieillesse. Abraham avait cent ans à la naissance d'Isaac » (Gn 21, 1-5). Isaac grandit. Alors « Dieu mit Abraham à l'épreuve ».

Voici donc l'événement suprême de la vie d'Abraham. Le signe le plus émouvant, le signe admirable de son élection, et la manifestation éclatante de sa foi : « Dieu mit Abraham à l'épreuve et lui dit : "Abraham !" Il répondit : "Me voici". Et Dieu dit : "Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et va-t'en au pays de Moria, et là offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je te montrerai" » (Gn 22, 1-2).

Aucun ménagement, aucune préparation. L'ordre destructeur frappe Abraham dans la plénitude de sa joie. Isaac, la fleur de sa confiance, doit être sacrifié. Voilà le commandement incommunicable, voilà le dialogue unique, le tête-à-tête avec Dieu. Il n'y a ici aucun recours contre le Mystère,

aucun secours à espérer. Ici Dieu exige cela même qui va contre ses habituelles exigences, il exige l'impossible sans que l'impossible puisse lui être justement refusé. Même l'homicide est juste lorsque c'est Dieu qui l'ordonne¹², parce que Dieu est le maître de la vie et de la mort. Mais Dieu l'a-t-il ordonné dans tel cas particulier ? personne ne l'a su que celui à qui Dieu lui-même l'a fait savoir. Abraham a reçu l'ordre homicide, et il a obéi.

Là est la preuve de l'immensité de sa foi : il a reconnu l'exceptionnelle volonté divine non dans une évidence exceptionnelle, mais dans l'obscurité inhérente à la foi. Et il n'a pas reculé devant l'atrocité du sacrifice, qui aurait pu porter atteinte à la foi elle-même dans une âme moins haute. Il n'en a pas obscurci l'insaisissable lumière par l'attachement de tout son cœur au fils de sa vieillesse.

12. Et parce que c'est Dieu qui l'ordonne — l'homme n'étant plus alors qu'un instrument du Maître de la vie et de la mort, — l'acte change essentiellement de qualité morale. Seul le fait matériel subsiste. Cf. *Sum. theol.*, I-II, 94, a. 5, ad 3 ; et 100, a. 8, ad 3.

Remarquons que la foi d'Abraham n'est pas seulement exceptionnelle par sa grandeur, elle l'est aussi par l'objet qui lui est proposé. Abraham croit, comme tous les croyants, au Dieu unique et tout-puissant, Créateur et Seigneur de toutes choses. Mais à sa foi ont été aussi donnés des commandements particuliers, personnels et incommunicables. Dans les deux cas la foi d'Abraham est théologique et surnaturelle. Dans les deux cas, elle est héroïque.

Parce qu'il a été choisi pour être le père de tous les croyants il convenait sans doute qu'Abraham exerçât la foi théologique sous toutes ses formes. La foi d'Abraham est ainsi l'exemplaire de la foi divine selon qu'elle porte sur des vérités universelles, comme aussi selon qu'elle reçoit des commandements particuliers et qu'elle s'exerce d'une manière exceptionnelle chez ceux à qui est proposé un objet de foi exceptionnel : ainsi à Marie, dans l'Annonciation ; à saint Joseph, dans le songe ; ainsi aux Apôtres, appelés, un à un, à croire à la mission du Christ ; à Jeanne d'Arc,

chargée du salut temporel d'un peuple¹³...
En tous ces cas l'acte de foi est dépourvu
de tout secours visible, et s'accomplit dans
l'angoisse de la conscience¹⁴.

13. Après la venue du Christ les révélations privées ne sauraient désormais avoir pour objet premier la vérité des mystères cachés en Dieu, mais, dit saint THOMAS (II-II, 174, 61) la direction des actes humains. Elles ne sont donc pas, d'après les thomistes, du domaine de la foi théologale, mais un charisme (*fides gratis data*) ; cependant cette foi charismatique et la foi théologale ont en commun le motif suprême : la véracité de Dieu révélant. (Cf. Salmanticensis, tract. XVII de Fide, disp. I, dub. 4, § 5. Selon d'autres théologiens, comme Bellarmin et Suarez, c'est de l'habitus même de la foi théologale que procéderait l'acte de foi en question.) Ainsi Jeanne d'Arc savait bien que ses voix exigeaient d'elle un acte de foi divine ; « si elle disait que Dieu ne l'avait pas envoyée, elle se damnerait », déclarait-elle. (Cf. AYROLES, *La vraie Jeanne d'Arc*, t. I, Paris, Gaume, 1890, p. 253.)

14. Søren KIERKEGAARD l'a montré d'une manière admirable, à propos du sacrifice d'Isaac, dans *Crainte et Tremblement*. Dans ce livre consacré tout entier à Abraham, Kierkegaard ne considère la foi de celui-ci que dans l'épreuve du sacrifice d'Isaac. Il ne dit rien de la foi qui adhère aux vérités divines universelles : comme si ce dernier cas n'existait pas pour lui ou devait se confondre avec le premier. Voilà ce que l'on peut reprocher à ce livre d'une exceptionnelle beauté.

Il est vrai qu'à l'égard même des vérités divines universellement proposées, la foi, si ferme que soit son adhésion, comporte un inapaisement, et une certaine *inquisitio*, comme le dit saint THOMAS (*De Veritate*, XIV, 1) qui est comme une inquiétude de l'intelligence ; mais qui, sauf dans les grandes épreuves spirituelles, n'a pas le caractère

★

La sainteté d'Abraham et l'héroïsme de sa foi ont répondu aux exigences exceptionnelles de Dieu à son égard. Ici, l'exigence est cruelle, et sa cruauté est bien établie par Dieu lui-même qui insiste :

« Abraham, prends ton fils,
ton unique,
celui que tu aimes,
Isaac,

et offre-le en holocauste sur la montagne
que je te montrerai » (Gn 22, 2).

Ceci se passait la nuit, puisqu'il est dit ensuite : « Abraham se leva de bon matin... » Ce fut la nuit d'agonie d'Abraham. La nuit d'une mort d'homme. La nuit d'une transfiguration, — voici qu'Abraham devient l'image du Père dont le Fils est crucifié. La nuit d'une nouvelle naissance peut-être pour toute l'humanité, et de la conquête d'une nouvelle paternité

de l'angoisse au sens où l'entend Kierkegaard. On *perçoit dans *Crainte et Tremblement** que Kierkegaard lui-même a passé par une très profonde épreuve d'ordre à la fois psychologique et religieux, et que là est la source et la vie de toute sa pensée.

pour Abraham qui, sacrifiant son Unique, rattachait à soi la génération de tous les croyants.

Ce n'est pas le même Abraham qui s'était couché la veille et qui « se leva de bon matin ». La veille, il était un homme heureux et prospère, comblé des plus grands dons. Dieu est avec lui en tout ce qu'il fait. La bénédiction de Dieu est sur Ismaël et sur Isaac. Mais en cette nuit Abraham a connu le maître exigeant, le maître incompréhensible, le maître de la vie et de la mort. Il a cru, et dans sa foi il a commencé de mourir. Il meurt à sa vie heureuse, à sa vie comblée selon la chair. Il meurt à la lumière de ses pensées simples, à ses pensées trop naturelles, à la trop simple connaissance qu'il a encore du bien et du mal. Et dans ces plus grandes ténèbres sa foi a pris ses plus grands accroissements. Elle s'est enracinée plus profondément dans son âme.

Abraham ne s'est pas attardé. « Il s'est levé de bon matin et, ayant sellé son âne, il prit avec lui deux de ses serviteurs, et son fils Isaac ; il fendit le bois de l'holocauste

et partit pour aller au lieu que Dieu lui avait dit » (Gn 22, 3).

Longue est la route, plus longue est l'épreuve. Pendant trois jours la petite troupe chemine, Abraham dans les ténèbres de son secret, Isaac dans la joie de son enfance. « Le troisième jour Abraham levant les yeux aperçut le lieu de loin. » Ici Abraham prophétise sans le savoir : — Dieu n'a-t-il pas dit de lui à Abimélech : « Rends la femme de cet homme, car il est prophète... » (Gn 20, 7)? Ou bien est-ce la vertu théologale de l'espérance qui éclaire son âme d'une confuse lumière? « Restez ici avec l'âne ; moi et l'enfant nous voulons aller jusque-là pour adorer, *puis nous reviendrons vers vous* » (Gn 22, 5).

Ils allaient tous deux ensemble, Isaac portant le bois, Abraham le feu et le couteau. — « Mon père, où est l'agneau du sacrifice? — Dieu verra à trouver l'agneau pour l'holocauste, mon fils. Au lieu que Dieu avait désigné Abraham éleva l'autel et arrangea le bois ; puis il lia Isaac, son fils, et le mit sur l'autel. Il étendit la

main et prit le couteau pour égorger son fils... » (Gn 22, 7-10).

Abraham, comme plus tard ceux que le Christ devait appeler ses disciples, a entendu l'appel absolu, l'appel évangélique : « *Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants et sa propre vie, il ne peut être mon disciple* » (Lc 14, 26). Car chaque fois que nous donnons à Dieu *notre unique*, nous donnons tout, nous donnons infiniment, et peu importe que cet unique ne soit qu'un pauvre objet créé, périssable, mortel. La vie de notre âme en ce monde, notre vie en ce monde sont notre unique, ou notre bonheur en cette vie est notre unique, ou l'être exclusivement aimé est notre unique. Celui qui donne l'unique, que ce soit son âme, sa vie, son bien-aimé ou son bonheur — celui-là donne infiniment. Avec son fils Isaac, Abraham donne à Dieu l'âme de sa vie et de sa joie, il consent à la destruction de toute son espérance.

Alors l'ange de Dieu arrêta le bras d'Abraham, et un agneau fut égorgé à la place d'Isaac. Et Yahweh dit à Abraham :

« Je sais maintenant que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. Je l'ai juré par moi-même, parce que tu as fait cela et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te bénirai. Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel. En ta postérité seront bénies toutes les nations de la terre, parce que tu as obéi à ma voix » (Gn 22, 12-18).

Telle est donc la gloire et la sainteté d'un homme qui n'a connu qu'un petit nombre d'articles de la foi explicite, et qui a enfreint dans sa conduite plusieurs des observances morales auxquelles seront tenus les hommes de l'âge mosaïque ou légal et de l'âge chrétien.

II DE L'ÉTAT ADAMIQUE

L'histoire d'Abraham nous a suggéré, par un très haut exemple, la notion des divers états de l'humanité et de la sainteté, et nous a fait examiner la question du degré et de l'étendue de la connaissance des lois morales en cet âge où Dieu n'avait pas encore donné sa Loi par la médiation de Moïse et le ministère des Anges¹.

Il est impossible que la même question ne se pose pas à propos d'un état plus

1. *La présence des Anges au Sinai, bien que diversement interprétée, est une tradition juive ancienne. Dans le Nouveau Testament, on parle à plusieurs reprises du ministère des Anges pour la promulgation de la Loi (Ac 7, 33 ; Ga 3, 19 ; Hb 2, 2).

primitif encore et incomparablement plus mystérieux, — à propos de l'état adamique. Nous voudrions donc proposer quelques réflexions sur ces *premiers pas de l'humanité*, et sur *l'origine de la morale*.

LES PREMIERS PAS DE L'HUMANITÉ

Quelle idée, quelle image pouvons-nous nous faire de la primitivité d'Adam ? Si conjecturales que soient de telles considérations, nous les croyons indispensables. Le récit de la Genèse domine de très haut toutes nos conceptions philosophiques et scientifiques, il est bon cependant de chercher à en acquérir quelque intelligence dans la perspective de notre connaissance de l'homme².

2. Dans ce que saint Thomas enseigne au sujet de la condition d'Adam dans l'état d'intégrité, il y a lieu de distinguer, croyons-nous, ce qui est formellement théologique et ce qui se ressent de l'idée que la science à cette époque se faisait de la nature, notamment en ce qui concerne le passé de l'homme et l'histoire des espèces vivantes. Mais ce qui est formellement théologique peut subsister avec une autre conception anthropologique des premiers temps de l'humanité.

Faut-il dire que le péché a fait descendre l'homme d'une pleine perfection originelle de ses facultés spirituelles, et de la science, et de la beauté, jusqu'aux confins de l'animalité ? Et que Dieu, comme s'il le faisait à nouveau, mais cette fois avec le concours de la liberté créée, et comme avec le secours de la durée, a dû tout recommencer à partir de ces frontières extrêmes et du péché ?

Ou bien peut-on penser aussi que l'état d'innocence, si grand qu'il fût en Adam par les dons gratuits et la sainteté, était celui d'une nature encore imparfaite selon l'ordre du développement et de l'expérience, et qu'Adam gardait pour l'avenir, dans une sorte de paix surélevée, des puissances de progrès, d'immenses virtualités non déployées encore ?

Le second chapitre de la Genèse peut le laisser conjecturer. Il nous montre l'homme comme au point de départ de son mouvement de progression dans l'ordre naturel, et de son éducation.

L'éducation de l'homme commence par le travail ; un travail qui ne comporte encore

aucune peine, puisque l'homme est placé dans un lieu de délices. Il y a cependant même ici une ombre de menace, un mystérieux commandement : celui de *garder* le jardin d'Éden. Ce jardin est-il exposé à être envahi, ou bien à être perdu ?... Le second commandement tout aussi mystérieux est terriblement plus explicite : « Le jour où tu mangeras du fruit de l'arbre de science tu mourras certainement » (Gn 2, 17).

Ces commandements très simples conviennent, semble-t-il, à un état très simple encore de l'intelligence humaine. Ils sont faits par inspiration intérieure à un homme qui ne connaît pas encore la parole. Car c'est plus tard que viendra l'invention du langage.

Rien n'empêche d'imaginer le corps de cet homme, pur de toute trace de dégradation, plus proche des types primitifs, — malgré des distances de temps peut-être immenses, et abstraction faite des stigmates de dégénérescence qui peuvent affecter ces derniers, — plus proche des types primitifs dont font état la préhistoire et l'anthropologie, que des types évolués que le canon

des artistes égyptiens ou grecs nous fait regarder comme exemplaires pour l'humanité³.

Quant à l'intelligence, on doit, à cause de la stable harmonie et de la parfaite subordination des puissances, dont par grâce la nature humaine jouissait au matin de sa création, la concevoir comme incomparablement forte en sa sève vitale et dans ses énergies de développement, qu'aucune blessure ne gênait alors. Cette intelligence vierge se trouvait à l'égard des connaissances de mode humain dans un état inimaginable de simplicité et d'inexpérience ; cependant ses notions et ses idées étaient riches d'immenses virtualités. Pour assurer la paix et la joie du paradis, comme les privilèges spirituels de l'état d'intégrité, il

3. Lorsque le deuxième concile d'Orange, dont la formule sera reprise par le concile de Trente (Denz.-Banw., 174, 788), enseigne que l'homme a été changé en une condition plus mauvaise *quant au corps et quant à l'âme*, il indique aussitôt que cette condition plus mauvaise, en ce qui concerne le corps, s'entend de sa soumission à la loi de la mort et de la corruption (*corpus, corruptioni obnoxium*). La question des caractères particuliers d'ordre anthropologique présentés par le corps du premier homme n'est nullement touchée par là.

suffit de penser que l'inspiration divine, descendant sans obstacles de la raison supérieure aux dernières franges de la sensibilité, pouvait guider à chaque instant l'activité des facultés naturelles, et pouvait aussi élever à une contemplation très haute, mais comme ignorante de soi, — fort différente de celle qui naît dans un esprit mûri et initié à la réflexion, — une intelligence noble et intuitive dont l'état notionnel était singulièrement disproportionné à l'égard d'une telle lumière.

Le libre arbitre était intact, naturellement comme surnaturellement tourné vers Dieu. Et la primitivité de l'état des concepts — sur lequel ne se mesure en aucune façon la puissance ou la grandeur de la liberté — n'empêchait en rien la plénitude d'avertance morale et de responsabilité des décisions d'un homme en qui la nature de l'espèce avait sa vigueur toute neuve, et dont l'aisance, la maîtrise sur ses actes dépassait tout ce que peut imaginer notre présente faiblesse.

Combien de temps Adam a-t-il vécu en gardien solitaire du Paradis terrestre ? Quels

désirs, quelles exigences ont fait enfin entendre en lui leur voix ? Dieu a-t-il perçu cette voix comme un signe d'accroissement humain lorsqu'il a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui » (Gn 2, 18) ?

Ici se place une étrange épreuve. (Je suis toujours la lettre de l'Écriture sans me demander si elle ne condense pas en un bref récit des enseignements d'ordre moral et spirituel aussi bien qu'historique.) Dieu agit comme s'il voulait se rendre compte si le temps est vraiment venu de donner à l'homme une compagnie humaine et une « compagne semblable à lui », si le temps de la société humaine est arrivé. Et il va pour ainsi dire faire passer un examen au premier homme, il va éprouver sa raison.

« Et Yahweh-Élohim qui avait formé du sol tous les animaux des champs et tous les oiseaux du Ciel, les fit venir vers l'homme pour voir comment il les appellerait, et pour que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme. Et l'homme donna des noms à tous les animaux... Mais Dieu ne

trouva pas pour l'homme une aide semblable à lui » (Gn 2, 19-20).

L'Écriture donne clairement à entendre ici qu'il y a une différence essentielle entre l'homme et tous les autres animaux, et elle nous fait assister à l'éveil de l'intelligence humaine selon l'expérience des choses de la nature. Ou plutôt elle nous fait assister à une découverte immense, à l'invention du langage que l'homme a faite sous la pression de ses facultés spirituelles, guidées sans doute de très près par la Providence et l'inspiration divine ; cette inspiration qui est accordée à l'artiste et au poète, cette providence qui est d'autant plus visible et plus maternelle qu'elle est plus près des origines d'un être. Ici, nous sommes à l'origine de l'humanité.

« Alors Yahweh-Élohim fit tomber un profond sommeil sur l'homme et il prit une de ses côtes, et de la côte qu'il avait prise de l'homme Yahweh-Élohim forma une femme, et il l'amena à l'homme... » (Gn 2, 21-22).

Ce profond sommeil était-il, comme le suppose saint Thomas, un sommeil exta-

tique ? Quels songes Dieu lui envoya-t-il, et pour l'instruire, sous le voile des images sensibles, de quelles vérités essentielles et cachées ? De quel mystère allant jusqu'aux racines de l'être, et concernant l'union de l'homme et de la femme, et leur amour ? Voici Ève qui naît de sa propre substance, comme du côté ouvert du Christ sur la croix naîtra un jour une autre Épouse, mère aussi de tous les vivants⁴.

Dans ce progrès de l'humain que nous essayons de lire mot à mot dans la Genèse, remarquons, quoi qu'il en soit de la possibilité d'autres interprétations, que la femme a sauté un échelon. Elle n'a pas été prise à la terre, elle n'a pas été « formée du sol » comme l'homme. Poussière, par l'intermédiaire de la chair de l'homme, comme l'homme est poussière à travers la chair animale, elle a été faite d'une chair humaine, elle a été créée à l'intérieur du

4. *De nombreuses formulations patristiques sur la naissance de l'Église à partir du cœur du Second Adam ont été recueillies par S. TROMP dans l'article « De natiuitate Ecclesiae ex Corde Jesu in Cruce », *Gregorianum*, XIII, 4 (octobre-décembre 1932), pp. 488-527.

paradis, tandis que l'homme n'y est entré qu'après sa création.

Ainsi, d'après la Bible, l'origine physique de la femme est plus noble que celle de l'homme. La rançon de ce privilège c'est que les exigences de Dieu et des hommes seront plus grandes à son égard, et même, pourrait-on dire, les égards divins. C'est Ève qui a, par sa faute, il est vrai, mais aussi par la hardiesse de sa décision, ce qui est propre à l'adulte, pris l'initiative qui acceptée par Adam a décidé du sort de l'humanité. Et c'est une femme encore qui, sans nul conseil humain, et par la plénitude de sa foi, a compensé en quelque sorte la faute d'Ève, et fait remonter vers le Sauveur et vers Dieu l'humanité qui s'égarait. Pour la même raison Dieu permettra que toutes les lois que feront les hommes, à eux seuls ou sous son inspiration, exigent toujours de la femme plus d'abnégation et de pureté, plus d'humanité.

« Yahweh-Élohim forma une femme et l'amena à l'homme. Et l'homme dit : Celle-ci, cette fois, est os de mes os et chair de ma chair. C'est pourquoi », ajoute l'auteur

inspiré qui place ici l'institution du mariage et assigne la raison ontologique de l'amour, — « c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair » (Gn 2, 22-24).

Cet attachement conscient, fondé sur la parfaite ressemblance de l'Une à l'Un, ce grand amour où toutes les profondeurs de l'être, l'âme de la chair et des os sont engagées, cette union sans ombre de servitude, car la servitude a suivi le péché⁵ — nous mettent en face d'un des plus grands signes de l'humain ; et il nous est donné dans la Genèse tout de suite après celui de la raison dont l'homme a fait preuve en nommant les animaux.

La primitivité d'Adam avant le péché est celle de la jeunesse et de la force neuve, et non celle de l'usure et de la vieillesse. Le « primitif » de nos jours a un terrible passé qui l'accable et l'accuse. L'humanité, en

5. « Mulieri quoque dixit : Multiplicabo aerumnas tuas... sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui » Gn 3, 16.

Adam, a un immense avenir. Le progrès se fera sans doute par l'accumulation de l'expérience, mais aussi par le développement de facultés puissantes, dont nous ne pouvons sans doute nous faire aucune idée exacte, parce que nous ne pouvons savoir jusqu'à quel point le péché originel a pu les affaiblir.

Il est de foi que l'homme a été créé en état de grâce, en paix avec lui-même, en union avec Dieu. Il était aussi par un privilège surnaturel exempt de toute souffrance et de la mort.

Le péché a détruit la paix, l'union, l'immortalité corporelle ; il a jeté son ombre sur l'intelligence, affaibli le libre arbitre.

Après cette chute, cependant, l'humanité s'est remise en marche ayant désormais pour compagnes la douleur et la mort.

Adam et Ève sont nus et ne savent encore se vêtir. Cette nudité est à la fois selon le corps et selon l'âme. Ils sont dépouillés de toute protection parce que la grâce les a quittés ; leur sensibilité n'est plus à l'abri des éléments, mais surtout ils se sentent déçus ; habitués à la vérité de Dieu ils ont

été touchés par le mensonge. Et dans le sentiment de leur péché naissent à la fois la honte, la crainte, et la pudeur : « J'ai entendu Ta voix dans le jardin et j'ai eu peur, car je suis nu ; et je me suis caché... Et Dieu dit : qui t'a appris que tu es nu ? Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'ai défendu de manger ? » (Gn 3, 11).

Le serpent ne les a qu'à moitié trompés, ils ne connaîtront pas le bien et le mal « comme Dieu », mais ils vont apprendre à connaître le bien et le mal à la manière des pécheurs, qui est la manière de l'apprendre la plus difficile et la plus douloureuse.

ORIGINE DE LA MORALE

Avant le péché que connaissaient-ils du bien et du mal ? Ils étaient saints, les vertus morales et les dons de la grâce se déployaient en plénitude dans leur nature intègre, leur conscience morale était haute et pure. Mais de la connaissance explicite et discursive du code du bien et du mal, à

laquelle nous réservons ici le nom de *science morale*, — et qui aurait pu se développer dans l'état d'innocence si celui-ci avait duré — Adam et Ève avant le péché n'avaient que l'*initium*, le premier commencement. Ils en possédaient le premier principe et quelques lois positives. Ils étaient inclinés à faire le bien ; ils savaient qu'ils devaient cultiver et garder le jardin d'Éden, et ne pas manger du fruit de l'arbre défendu. Cela ne constituait pas une science, mais seulement une amorce de science. Cette amorce de science morale, Adam la tenait elle-même d'une révélation divine, — tu ne mangeras pas du fruit de cet arbre : commandement extérieur, et de droit « positif ».

Voici la première restriction imposée à l'homme. C'est l'épreuve, qui paraît nécessaire, — puisqu'elle a été également imposée à l'ange et à l'homme, — pour qu'un esprit créé surmonte l'appel du néant (qui est une de ses origines, l'autre est l'amour du Créateur) et entre dans la gloire de Dieu. C'est la porte qui, gardée fermée

par l'obéissance, protégeait le Paradis contre l'envahissement des ténèbres extérieures. — Ouverte par le péché, elle laisse aller l'humanité par les vallées de larmes, par les chemins de sang et de mort vers une autre Porte qui ouvre un autre Paradis.

La loi dictée à Adam et à Ève n'apportait cependant avec elle aucune servitude, dictée qu'elle était à une nature encore droite et sans convoitise. Leur volonté était inclinée au bien, ils étaient heureux en obéissant, parce que l'obéissance, bien qu'elle soit rude à la nature spirituelle lorsque le motif et la finalité du commandement lui demeurent obscurs, ne comporte cependant aucun caractère d'affliction dans l'âme tout orientée déjà par la grâce vers le bien que Dieu désire. *Dieu a fait l'homme droit*, dit l'Ecclésiaste (7, 30). Il n'y avait alors dans l'homme aucune propension au mal, aucun penchant actuel à quelque désordre que ce soit.

De ce qui est mal Adam sait ainsi, mais il ne sait encore que cela : c'est qu'il est mal de manger du fruit défendu de l'arbre de

la science du bien et du mal. Mais pour le reste comment vivait-il donc ? Comment faisait-il le bien sans connaître encore explicitement de façon précise tous les préceptes particuliers de la loi naturelle, sans avoir encore — ni par le développement qui aurait pu se produire en Paradis, ni par l'expérience de la chute — la science du bien et du mal ?

Il se laissait mouvoir par l'inspiration divine guidant pas à pas sa nature innocente, il vivait ainsi dans une union simple à Dieu et à toute la création, d'une vie morale toute contemplative, avec laquelle était compatible cependant l'extrême primitivité, que nous supposons ici, de ses notions et de son état dans tout l'ordre physique, intellectuel ou moral, de tout ce qui se fait par progrès de nature ; et ses actes, pour autant qu'ils procédaient de cette contemplation, avaient le Saint-Esprit pour règle prochaine. C'est du Saint-Esprit qu'il suivait l'initiative ; et de la contemplation amoureuse de Dieu dérivait des actes conformes à cet amour, tous les premiers mouvements de la nature étaient alors *bons*...

C'est dire qu'il vivait *sous le régime de la contemplation*. Le régime de la contemplation et de l'amour comprend en lui tout le bien⁶, et n'a pas besoin de l'expérience du mal. Les mœurs de l'homme innocent étaient des mœurs divines.

Adam avait du bien moral lui-même une connaissance, une expérience ontologique, qui était comme une « passion » de l'unité divine, où cohabitent l'être, et le bon, et le beau. Cependant même dans l'état d'innocence il devait ressentir aussi cet appel du néant qui est propre à la créature, et qui n'est pas encore l'expérience du mal, ni l'inclination au mal, mais le fondement et la possibilité de celui-ci. *Quae ex nihilo facta sunt, per se in nihilum tendunt*⁷.

6. Tout le bien qui ne suppose aucun mal. Mais il y a aussi un certain et très grand bien qui n'existerait pas sans le péché : ainsi le Christ ne nous aurait pas montré son immense amour en mourant pour nous ; nous ne connaîtrions pas le bien du repentir et de la pénitence, de la componction et de la contrition ; ni le bien de tout donner pour le salut du prochain... en somme rien de ce qui se rattache à la Rédemption. *Felix culpa*, *chante l'Exultet de la vigile pascale : « Heureuse faute qui nous vaut pareil Rédempteur. »

7. Saint THOMAS, *De Veritate*, q. 5, a. 2, *citant saint JEAN DAMASCÈNE, *de Fide orthodoxa*, XI, 27 (PG, 94, 960) ; I, 3 (PG, 94, 795).

Dans l'hypothèse d'une humanité qui aurait toujours vécu dans l'état d'innocence, les jardins du Paradis auraient sans doute par le travail des hommes gagné peu à peu toute la terre : l'homme aurait progressivement acquis, par révélation et par expérience, une connaissance de plus en plus grande de tout ce qui est bon et bien. Il aurait connu le mal aussi, mais dans la lumière du bien, d'une manière éloignée, et tout étrangère à sa propre vie. L'existence du mal moral, il l'aurait peut-être apprise par ouï-dire. Il aurait su, par exemple, que Lucifer avait préféré à Dieu sa propre excellence. Ç'aurait été là une connaissance du bien et du mal d'un tout autre type que celle dont nous éprouvons le joug. Par une expérience dénuée d'inquiétude, Dieu aurait fait connaître aux hommes tout le domaine du bien de l'âme, comme ils auraient exploré aussi tout le domaine de l'être, apprenant sans cesse la vérité.

Mais le diable a brusqué les choses, et en éveillant en Adam et en Ève la curiosité, en les tentant par l'orgueil de la connais-

sance, il les a fait entrer trop tôt dans les voies de la science morale, d'une science morale dont le sens était désormais gauchi, je veux dire lié à l'expérience du péché et à celle de la servitude — ou du péché, ou de la loi. Car *notre* science morale suppose l'expérience du mal, et cette science est incompatible avec l'innocence du premier état ; nous avons cette science, Adam ne l'avait pas, et il était heureux.

Et il n'avait pas non plus, comme nous le remarquons tout à l'heure, il n'avait pas encore la science morale *innocente* qui aurait pu se développer plus tard au Paradis. Ce n'est pas d'une fausse vision, c'est de quelque chose de *vrai* : le monde des réalités morales à découvrir, que le serpent s'est servi pour tenter Ève. Mais de vouloir entrer dans la connaissance de ce monde au prix d'une désobéissance à Dieu, et pour être « comme lui », — pour avoir « comme lui » la science des choses, voilà son péché ; et de quelle manière désormais seront-ils comme Dieu ! De quelle manière sauront-ils ces choses ! Voilà où ils ont été trompés.

C'est d'une mauvaise et malheureuse manière que nous sommes entrés dans la connaissance de la morale. L'homme déchu, héritier du péché originel, fait le bien à la sueur de son front, et connaît le mal par expérience. Le fruit défendu n'était sans doute qu'un fruit comme les autres. Tout ce qui le distinguait des autres, c'est qu'il était défendu. Et il est bien vrai qu'il suffisait de le manger pour avoir les yeux ouverts sur la connaissance de la morale.

Adam et Ève savaient qu'il est mal de désobéir à Dieu, sinon comment leur faute aurait-elle été un péché, et d'une si terrible conséquence? Mais ils savaient cela sans avoir eu l'expérience du mal, et sans être soumis à ce régime de contraintes imposées par la Loi à une nature faible et rebelle, qu'on peut appeler *le régime de la morale*. L'humanité n'a vécu *sous le régime de la morale*, et elle n'a appris la morale, elle n'a commencé d'acquérir la connaissance explicite des règles particulières de la morale, la science du bien et du mal, que du jour où elle a eu l'expérience du mal. Dans les jours qui ont précédé leur faute,

— ces jours furent-ils nombreux? — dans leur vie innocente, nos premiers parents n'eurent l'expérience que de ce qui est le bien de l'âme. La science du bien et du mal est pour nous le fruit de l'expérience humaine à partir du péché; expérience où l'humanité n'a pas été cependant abandonnée à elle-même, où la miséricorde de Dieu l'a soutenue, conduite, illuminée, par des révélations progressives.

L'expérience proprement morale a été suspendue à l'épreuve de l'obéissance. Le puissant désir de savoir ce qui paraît réservé à Dieu seul, — ce mystérieux domaine du bien et du mal, — a fait rompre les liens de l'union. La connaissance du bien et du mal, la nôtre, est entrée dans le monde avec la mort. Comme un remède à la mort, il est vrai, mais comme un remède très amer. « Le prince du mal surmonta Adam fait du limon de la terre à l'image de Dieu, paré de pudeur, beau de tempérance, revêtu de charité⁸ », et l'homme est entré dans la

8. *PSEUDO-AUGUSTIN, *Contra Judaeos, Paganos et Arianos, Sermo de Symbolo*, II (PL, 42, 1117-1118). Ce

voie expérimentale du mal comme du bien. De sorte que l'arbre de la « connaissance du bien et du mal », qui est véritablement, dans sa signification absolue, le domaine réservé à Dieu seul, est pour nous le symbole de cette science morale qui est acquise à travers l'expérience du péché. Et cette tache sur son origine fait qu'elle n'est pas la meilleure connaissance possible du bien et du mal. Elle apparaît avant tout comme ce système, ou ce code, à la fois médicinal et pénitentiel, à la fois divin et humain, comme ce système de lois, de préceptes et de servitudes qui régissent la conscience de l'humanité déchue.

Le principal en elle — jusqu'au Christ et à la Loi Nouvelle, — sera la loi qui asservit une volonté rebelle, et qui condamne ; et, une fois passée au second rang, la loi demeurera toujours, jusqu'au moindre iota, et même s'aggravera en un sens. Car le Christ a le secret de nous affranchir de la loi sans l'abolir. Des

texte est cité, sous une forme abrégée, par saint THOMAS, *Sum. theol.*, I^a, q. 95, a. 3.

préceptes moins nombreux, mais de plus en plus précis et rigoureux, parce qu'ils atteignent l'intime de l'âme, et tels qu'ils sont nécessaires pour des consciences blessées, enclines au mal, vont accompagner l'humanité dans toutes ses voies afin qu'elle ne se perde pas à jamais.

Dieu, dans la prévision du péché, avait annoncé à l'homme qu'il allait par la désobéissance connaître les conditions propres à la nature humaine, la peine, la douleur et la mort. Catastrophe inimaginable que cette chute *dans la nature* qui désaxe la nature elle-même et la désordonne ! Mais que Dieu a prévue, et à laquelle il a préparé, selon l'ordre de la nature et selon celui de la grâce, des remèdes et des compensations incomparables.

Parmi ces compensations et ces remèdes, il faut justement compter l'enseignement progressif des lois morales naturelles et la révélation des lois proprement divines qui regardent notre retour vers Dieu. Dans l'état d'innocence — s'il avait duré — l'homme aurait pu apprendre le bien et les

lois naturelles et divines qui rattachent la conscience humaine à sa fin dernière, il aurait reçu des préceptes sans en être *condamné*, sans en être opprimé, parce que sous la motion du Saint-Esprit il aurait couru, le cœur dilaté, « dans la voie de ses commandements » (Ps 118, 32). Mais, par le péché, du régime de la contemplation et des dons du Saint-Esprit l'humanité est tombée à celui de la morale qui s'adresse aux initiatives de la raison ; de la raison lente à s'éveiller et à quitter les fantômes, lente à comprendre, liée à une volonté qui garde difficilement sa rectitude.

De nos premiers parents nous avons reçu l'héritage du péché et de l'inclination au mal, mais aussi l'instinct d'une connaissance du bien meilleure que la nôtre ; la mémoire, si obscurcie soit-elle, d'un état où les rapports entre l'homme et l'univers, et Dieu, étaient plus justes et plus réels. Là est sans doute l'origine de ce sentiment si profond que la Loi doit être surmontée, et qu'il faut, à tout prix, retrouver les sources pures de l'amour et de la liberté. Le

pharisaïsme⁹ est odieux, et cependant le pharisien est un observateur strict de la Loi. Aussi, soit-il Saul lui-même, il doit pour un temps être aveuglé et renversé, afin d'être rendu capable de recevoir une meilleure lumière et une vie nouvelle, et de devenir l'apôtre Paul, le vase d'élection, le Docteur des Nations, celui qui ayant connu à la fois la Loi mosaïque et la loi du Christ les a unies dans un même amour en disant de l'une et de l'autre à la fois que *la loi est spirituelle* (Rm 7, 14). « La Loi Nouvelle cependant, dit saint Thomas d'Aquin, est *maxime spiritualis*, parce que le Saint-Esprit est donné plus abondamment depuis la mort du Christ¹⁰. »

9. *Voir plus haut, p. 34, note 8.

10. *Cf. saint THOMAS, *Sum. theol.*, I-II, 106, 3. Les mots « La Loi nouvelle est plus spirituelle » montrent que pour saint Thomas non moins que pour saint Paul, la Loi ancienne aussi est spirituelle. Expliquant s. Paul « Nous savons que la Loi est spirituelle » (Rm 7, 14), s. Thomas écrit, dans son Commentaire de l'épître aux Romains (ch. VII, leçon 3) : « “Nous savons”, en effet, nous qui sommes devenus sages dans les choses divines, “que la Loi”, à savoir l'Ancien Testament, “est spirituelle”. » Puis il continue en expliquant que le caractère spirituel de la Loi est double. « Elle est spirituelle parce qu'elle est consonante à l'esprit de l'homme, car le Psal-

Sous le régime de la morale, sous le régime de la Loi mosaïque, l'homme est laborieusement conduit à l'accomplissement de la volonté divine par des ordres et des défenses qui apportent par eux-mêmes non la grâce mais la révélation du péché et sa condamnation. Pour intégrer en soi toute cette morale, pour l'assimiler à la vie profonde de l'âme, et la conduire aux sources vives de la grâce, il faut beaucoup d'amour. C'est pourquoi l'âme de la Loi elle-même et la marque de son origine divine, et non pas seulement humaine et sociale, est le commandement de l'amour : *Tu aimeras ton Dieu...* (Dt 6, 5)¹¹.

miste dit : « La Loi de Yahvé est parfaite, réconfort pour l'âme » (18, 8). En outre, la Loi est spirituelle, car elle est donnée par l'Esprit Saint qui est appelé le doigt de Dieu dans l'Écriture, ainsi lorsque le Christ dit : « Si c'est par le doigt de Dieu que j'expulse les démons... » (Lc 11, 20). C'est ainsi qu'il est dit dans l'Exode (31, 18) : « Le Seigneur a donné à Moïse deux tables de pierre écrites du doigt de Dieu. » Cependant la Loi nouvelle n'est pas dite seulement loi spirituelle, mais loi de l'Esprit. Car elle ne vient pas seulement de l'Esprit Saint, mais l'Esprit Saint qui inhabite dans le cœur, l'y imprime. »

11. Dans le Deutéronome (5, 27-28), Dieu dit à Moïse : « Va, dis-leur : Retournez dans vos tentes. Mais toi, reste ici avec moi, et je te dirai tous les commandements, les lois et les ordonnances que tu leur enseigneras... » Et

*Ce n'est pas la Loi toutefois qui donne la charité, enseigne saint Thomas, mais l'Esprit Saint par qui « la charité est diffusée dans nos cœurs » (Rm 5, 5). Le principal de la Loi ancienne était dans les prescriptions morales et dans les rites, tandis que la Loi Nouvelle tire sa prééminence de la grâce même du Saint-Esprit donnée intérieurement aux croyants¹². La Loi Nouvelle nous fait entrer sous un régime qui n'est pas ce que j'ai appelé ici le régime de la morale, mais un régime où la morale, non seulement sauvegardée, mais intériorisée, approfondie et affinée, est suspendue à l'amour rédempteur du Christ.

Moïse dit au peuple (Dt 6, 4-5, — c'est le *Shema Israël*) : « Écoute, Israël : Yahweh notre Dieu est seul Yahweh. Tu aimeras Yahweh, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. » — Cf. Mt 22, 34-40; Mc 12, 23-31; Lc 10, 25-27.

12. Cf. saint THOMAS, *Sum theol.*, I-II, 107, 1, ad 2 et ad 3.

*Entendez-moi vous qui poursuivez la justice,
Vous qui cherchez Yahweh;
Considérez le rocher d'où vous avez été taillés
Et la carrière d'où vous avez été tirés.
Considérez Abraham votre père,
Et Sara qui vous a enfantés;
Car je l'appelai quand il était seul,
Et je l'ai béni et multiplié.*

Isaïe, 51, 1 et 2.

Table

Avertissement de l'éditeur	7
Présentation	9
I. Les états de l'humanité	19
L'état de nature	29
Les progrès de la conscience morale ..	37
La sainteté d'Abraham	42
Le sacrifice d'Isaac	53
II. De l'état adamique	63
Les premiers pas de l'humanité	64
Origine de la morale	75